

J'appartiens à l'une des plus vieilles familles d'Orsenna. Je garde de mon enfance le souvenir d'années tranquilles, de calme et de plénitude, entre le vieux palais de la rue San Domenico et la maison des champs au bord de la Zenta, où nous ramenait chaque été et où j'accompagnais déjà mon père, chevauchant à travers ses terres ou vérifiant les comptes de ses intendants. Mes études terminées dans l'ancienne et célèbre université de la ville, des dispositions assez naturellement rêveuses, et la fortune dont je fus mis en possession à la mort de ma mère, firent que je me trouvai peu pressé de choisir une carrière. La Seigneurie d'Orsenna vit comme à l'ombre d'une gloire que lui ont acquise aux siècles passés le succès de ses armes contre les Infidèles et les bénéfiques fabuleux de son commerce avec l'Orient : elle est semblable à une personne très vieille et très noble qui s'est retirée du monde et que, malgré la perte de son crédit et la ruine de sa fortune, son prestige assure encore contre les affronts des créanciers ; son activité faible, mais paisible encore, et comme majestueuse, est celle d'un vieillard dont les apparences longtemps robustes laissent incrédule sur le progrès continu en lui de la mort. Les charges publiques

et le service de l'État, pour lequel le zèle du patriciat antique d'Orsenna est resté légendaire, dans cet état d'infirmité conservent donc peu d'attraits pour ce qu'il y a de bouillonnant et d'illimité dans les impulsions de la jeunesse : le déclin de l'âge marque le moment où l'on accède aux charges de la Seigneurie avec le plus d'efficacité. Quelque chose de romanesque et d'inemployé flottait donc sur la vie libre, et à beaucoup d'égards peu édifiante, que menaient dans la ville les jeunes gens nobles. Je me mêlai de bonne foi à leurs plaisirs fiévreux, à leurs enthousiasmes d'un jour, à leurs passions d'une semaine – le bâillement précoce est la rançon des classes trop anciennement assise sur le faîte, et j'accédai très vite aux délices, vantées dans la jeunesse dorée de la ville, de *l'ennui supérieur*. Mes journées se partageaient entre la lecture des poètes et les promenades solitaires dans la campagne ; par les soirées orageuses de l'été qui font peser sur Orsenna comme un manteau de plomb, j'aimais à m'enfoncer dans les forêts qui cernent la ville ; le plaisir de la chevauchée libre redoublait en moi avec les heures, comme redouble la vitesse d'une bête généreuse ; souvent je ne tournais bride qu'au crépuscule. J'aimais ces retours dans la pénombre montante : comme la cime de ses bannières s'ennoblit pour nous d'un reflet de plus grand prix, parce qu'il monte d'une brume de siècles, les dômes et les toits d'Orsenna jaillissaient plus limpides du brouillard ; les pas assagis de mon cheval vers la ville me paraissaient alourdis d'un secret. Mes occupations de la

nuit étaient plus frivoles : je me mesurais aux jeunes gens de mon âge dans les joutes platoniques des Académies, qui fleurissent à Orsenna à mesure que le Sénat s'y vide ; j'accordais beaucoup à l'amour, et je m'y montrais aussi ardent et aussi libre qu'aucun autre. Il arriva que ma maîtresse me quitta : j'en eus d'abord seulement de l'humeur, et je ne m'alarmai vraiment qu'en mesurant soudain le peu d'inclination que je me sentais à en prendre une autre. Cet accroc médiocre à des occupations dont les mailles s'étaient, sans que je le susse, peu à peu démesurément distendues, fit soudain s'effiler en lambeaux sous mes yeux ce que je considérais peu de jours encore auparavant comme une existence acceptable : ma vie m'apparut irrémédiablement creuse, le terrain même sur lequel j'avais si négligemment bâti s'effondrait sous mes pieds. J'eus soudain envie de voyager : je sollicitai de la Seigneurie un emploi dans une province éloignée.

Le gouvernement d'Orsenna, comme celui de tous les États mercantiles, s'est toujours distingué par une méfiance jalouse à l'égard des chefs, et même des officiers subalternes, de ses armées et de ses flottes. Contre les risques d'une intrigue ou d'un coup d'État militaire, longtemps redouté à l'époque où des guerres continuelles l'obligeaient à tenir en campagne des forces importantes, l'aristocratie d'Orsenna n'a pas cru se prémunir assez en imposant la plus étroite sujétion des cadres militaires au pouvoir civil : depuis des temps très reculés, les plus nobles familles ne pensent point déchoir en déléguant

auprès d'eux leurs jeunes hommes dans des fonctions qui touchent de fort près aux pratiques de l'espionnage, et dont l'effet a été longtemps d'étouffer dans l'œuf toute tentative de conspiration armée. Ce sont là les « yeux » célèbres de la Seigneurie : leurs pouvoirs mal délimités, mais en réalité toujours officieusement étayés par le poids d'un grand nom et le crédit d'une ancienne famille, leur laissent en général l'initiative la plus étendue, même au cours d'une campagne ; l'unité de vue et l'énergie dans la conduite des guerres d'Orsenna ont parfois souffert de l'atmosphère de méfiance et de la timidité dans le commandement qu'engendrent de pareilles pratiques, mais on considère en revanche que la *situation fausse* qui leur est faite est propre à développer très tôt le doigté politique et le sens de la diplomatie chez ceux que la Seigneurie destine à ses plus grands emplois. Ces débuts douteux d'espion accrédité se trouvèrent être ainsi longtemps le chemin obligatoire des plus hautes distinctions. Dans l'état de décrépitude et d'énervement où sont tombées aujourd'hui ses forces, Orsenna eût pu sans grands risques se relâcher d'une vigilance si soupçonneuse ; mais la force des traditions, comme dans tous les empires croulants, croît chez elle à mesure que se dénude plus ouvertement, dans les rouages du gouvernement et de l'économie, l'action prépondérante de tous les principes d'inertie : on délègue les fils de famille aux « yeux » dans le même esprit anodin où ailleurs on les envoie voyager à l'étranger et prendre part aux grandes chasses, mais

on les y délègue toujours ; un cérémonial devenu avec le temps à demi bouffon, mais soigneusement conservé, continue même à marquer cette espèce de prise de toge virile. Mon père, dans sa demi-retraite, s'était inquiété de ma vie de dissipation ; il apprit avec plaisir mes dispositions nouvelles, il appuya ma démarche auprès de la Seigneurie de tout son crédit qui restait grand. Peu de jours après qu'on l'eut informé d'une décision de principe favorable, un décret du Sénat me confirma dans les fonctions d'Observateur auprès des Forces Légères que la Seigneurie entretenait dans la mer des Syrtes.

Dans sa volonté arrêtée de m'éloigner de la capitale, et de me rompre aux fatigues d'une vie plus rude, mon père m'avait servi peut-être au delà de mes vagues désirs de changement. La province des Syrtes, perdue aux confins du Sud, est comme l'Ultima Thulé des territoires d'Orsenna. Des routes rares et mal entretenues la relient à la capitale au travers d'une région à demi désertique. La côte qui la borde, plate et festonnée de haut-fonds dangereux, n'a jamais permis rétablissement d'un port utilisable. La mer qui la longe est vide : des vestiges et des ruines antiques rendent plus sensible la désolation de ses abords. Ces sables stériles ont porté en effet une civilisation riche, au temps où les Arabes envahirent la région et la fertilisèrent par leur irrigation ingénieuse, mais la vie s'est retirée depuis de ces extrémités lointaines, comme si le sang trop avare d'un corps politique momifié n'arrivait plus jusqu'à elles ; on dit aussi que le climat pro-

gressivement s’y assèche, et que les rares taches de végétation d’année en année s’y amenuisent d’elles-mêmes, comme rongées par les vents qui viennent désert. Les fonctionnaires de l’État considèrent ordinairement les Syrtes comme un purgatoire où l’on expie quelque faute de service dans des années d’ennui interminables ; à ceux qui s’y maintiennent par goût, on attribue à Orsenna des manières rustiques et à demi sauvages – le voyage « au fond des Syrtes », quand on est contraint de l’entreprendre, s’accompagne d’un cortège de plaisanteries infini. Elle ne manquèrent pas dans le banquet d’adieu que je donnai à mes compagnons de débauche la veille de mon départ ; et cependant, dans les intervalles des toasts et des rires, il régnait parfois autour de la table comme une imperceptible gêne, un silence difficile à combler, où passait une ombre de mélancolie : mon exil était plus sérieux et plus lointain qu’il n’avait d’abord paru ; chacun sentait que la vie pour moi s’apprêtait à vraiment changer : déjà le nom barbare des Syrtes m’exilait du joyeux cercle. Une brèche définitive, pour la première fois, allait s’ouvrir dans cette ronde d’amitiés fraîches, – elle était faite, – déjà je gênais en la maintenant trop visible : on souhaitait obscurément de me voir disparaître pour l’aveugler. Comme nous nous séparions sur le seuil de l’Académie, Orlando me serra soudain dans ses bras, d’un air tendu et absorbé qui contrastait avec les propos légers de la soirée, et me souhaita d’un ton sérieux « bonne chance sur le front des Syrtes ». Je quittai

Orsenna le lendemain de bonne heure, dans la voiture rapide qui portait aux Syrtes le courrier officiel. Il y a un grand charme à quitter au petit matin une ville familière pour une destination ignorée. Rien ne bougeait encore dans les rues engourdies d'Orsenna, les grands éventails des palmes s'épanouissaient plus larges au-dessus des murs aveugles ; l'heure sonnait à la cathédrale éveillait une vibration sourde et attentive dans les vieilles façades. Nous glissions au long de rues connues, et déjà étranges de tout ce que leur direction semblait choisir pour moi si fermement dans un lointain encore indéfini. Cet adieu m'était léger : j'étais tout à goûter l'air acide et le plaisir de deux yeux dispos, détachés déjà au milieu de toute cette somnolence confuse : nous partions à l'heure réglementaire. Les jardins des faubourgs défilèrent sans agrément ; un air glacial stagnait sur les campagnes humides, je me pelotonnai au fond de la voiture et me mis à inventorier avec curiosité un grand portefeuille de cuir que j'avais retiré la veille de la Chancellerie en prêtant serment. Je tenais là, dans mes mains, une marque concrète de ma nouvelle importance, j'étais trop jeune encore pour ne pas trouver à la soupeser un plaisir presque enfantin. Il contenait diverses pièces officielles relatives à ma nomination, – assez nombreuses, ce qui me rendit bonne humeur, – des instructions concernant les devoirs de ma charge et la conduite à suivre dans le poste que j'allais occuper ; je décidai de les lire à tête reposée. La dernière pièce était une forte enveloppe jaune scellée aux armes

de la Seigneurie ; la suscription, manuscrite et soignée, arrêta soudain mon regard : « À ouvrir seulement après réception de l'Instruction spéciale d'Urgence. » C'était les ordres secrets ; je me redressai imperceptiblement et balayai l'horizon d'un regard déterminé. Un souvenir, teinté à la fois d'absurde et de mystère, remontait lentement jusqu'à moi, qui m'avait aiguillonné sourdement depuis qu'on me destinait à ce poste perdu des Syrtes : sur la frontière que j'allais rejoindre, Orsenna était en guerre. Ce qui ôtait de la gravité à la chose, c'est qu'elle était en guerre depuis trois cents ans.

On sait peu de chose dans la Seigneurie sur le Farghestan, qui fait face aux territoires d'Orsenna par delà la mer des Syrtes. Les invasions qui l'ont balayé de façon presque continue depuis les temps antiques – en dernier lieu l'invasion mongole – font de sa population un sable mouvant, où chaque vague à peine formée s'est vue recouverte et effacée par une autre, de sa civilisation une mosaïque barbare, où le raffinement extrême de l'Orient côtoie la sauvagerie des nomades. Sur cette base mal raffermie, la vie politique s'est développée à la manière de pulsations aussi brutales que déconcertantes : tantôt le pays, en proie aux dissensions, s'affaisse sur lui-même et semble prêt à s'émietter en clans féodaux opposés par des haines de race mortelles – tantôt une vague mystique, née dans le creux de ses déserts, fond ensemble toutes les passions pour faire un moment du Farghestan une torche aux mains d'un conquérant ambitieux.